



**HAL**  
open science

## La post-vérité comme inquiétude

Mathias Girel

► **To cite this version:**

Mathias Girel. La post-vérité comme inquiétude. Cahiers philosophiques, 2021, N° 164 (1), pp.11-29.  
10.3917/caph1.164.0013 . hal-03505688

**HAL Id: hal-03505688**

**<https://hal.science/hal-03505688v1>**

Submitted on 24 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La post-vérité comme inquiétude<sup>1</sup>

Dernière version avant épreuves

Mathias Girel

ENS-PSL, USR République des Savoirs, Centre Cavaillès, [mathias.girel@ens.fr](mailto:mathias.girel@ens.fr)

La post-vérité apparaît en général dans des énoncés exprimant une inquiétude, et c'est sur cette dernière que portera cet article, en s'interrogeant sur son sens. L'inquiétude en question pourrait tout d'abord n'être que l'envers d'un trouble sémantique, en ce que l'expression semble désigner un danger sans que celui-ci soit clairement identifié. On évoquera d'abord cette indétermination, qui pourrait conduire à récuser ce terme (Première section), avant d'examiner trois manières d'en préciser le sens, en envisageant successivement que la post-vérité soit une excroissance du post-modernisme (Deuxième section), l'expression de dispositions à la « foutaise » (Troisième section), ou enfin l'envers d'une « crise de l'attention » (Quatrième section), avant de revenir sur le lien entre post-vérité et confusion (Cinquième section).

## Introduction

La « post-vérité » s'est enracinée, dans les articles de presse et dans les conversations ordinaires. Est-il pour autant possible d'en faire un terme technique en philosophie ? Les ambiguïtés de cette notion sont apparues très tôt dans le débat : à quoi ce « post » succède-t-il ? S'applique-t-il au monde entier, aux opinions occidentales vivant dans des démocraties libérales ou encore seulement à la partie de ces dernières qui sont connectées en permanence aux réseaux sociaux ? Y a-t-il un sens à dire que, collectivement, nous tiendrions moins compte de la vérité que lors de la montée des totalitarismes, ou encore lors des moments les plus tendus de la Guerre froide ? Le mot peut désigner un diagnostic sur notre époque historique, sur nos capacités à appréhender le vrai, ou encore sur notre attitude à l'égard de ce dernier, mais il peut aussi recouvrir plus nettement un problème éthico-politique, la post-vérité contrariant la formation des publics et de leurs mobilisations.

Les trois expressions de « post-vérité », d'« ère de post-vérité », et enfin d'infoc (*Fake News*) — que nous comprendrons ici comme la figure de la notion classique d'information dans un contexte supposé de post-vérité — représentent une pierre de touche

---

1. Je remercie chaleureusement Sebastian Dieguez pour des suggestions bibliographiques et pour ses remarques tout à fait éclairantes sur un premier état de ce texte.

intéressante pour une pensée pragmatiste, inspirée de Peirce et ses successeurs, et attachée à l'éclaircissement des significations comme à la prise en compte de l'environnement dans lequel nous pensons, argumentons et enquêtons. C'est cette voie que nous privilégierons, même s'il en existerait une autre, peut-être plus fréquente, qui consisterait à partir de William James et du chapitre sur la vérité du *Pragmatisme*, en aboutissant ensuite à Richard Rorty, pour demander en quoi l'idée de post-vérité s'inscrit, ou non, dans un tel héritage<sup>2</sup>. Notre recours à cette tradition sera, ici, plus fondamental et il engage deux points.

Tout d'abord, l'inspiration du pragmatisme de Peirce est, entre autres, d'éclairer les notions abstraites et (encore) obscures par la considération des « effets pratiques conçus<sup>3</sup> ». L'idée est de faire apparaître des synonymies cachées entre des termes qui renvoient finalement aux mêmes effets pratiques, ou au contraire de dissoudre des homonymies spécieuses, c'est-à-dire de montrer que le même terme renvoie en fait à plusieurs contextes pratiques, ou enfin, dans un certain nombre de cas, de montrer que la notion ne relève que du « charabia de la métaphysique ontologique<sup>4</sup> » si bien qu'il vaut mieux s'en dispenser<sup>5</sup>. Peirce recommandait pour cette raison une éthique terminologique, qui précise notamment qu'« avant de proposer un terme, une notation ou un autre symbole », il faut « considérer mûrement s'il convient parfaitement à la conception et s'adaptera à toutes les occasions, s'il ne s'oppose pas à un autre terme existant et s'il ne peut pas créer une difficulté en empêchant d'exprimer une conception qui pourrait par la suite être introduite en philosophie<sup>6</sup>. » Peut-on préciser les effets pratiques qui éclairent cette notion ? Son introduction dans le langage philosophique obéit-elle aux canons de l'éthique terminologique ?

---

2. Pour cette raison, je ne traite pas ici des débats auxquels le néopragmatisme de Rorty a donné lieu. Sur le lien pragmatisme/post-vérité, dans la presse française, voir P. Engel, « Trump ne demande pas qu'on croie ce qu'il dit, mais qu'on croie en lui », *Le Monde*, 17 Novembre 2016, ainsi que la réponse de S. Laugier, « Trump abaisse le débat jusqu'en France », *Libération*, 24 novembre 2016. Dans ce numéro, sur Rorty, voir l'article d'Olivier Tinland, p. ####.

3. La maxime de Peirce s'énonce comme suit : « Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet. » (Peirce, C. S., *A la recherche d'une méthode*, trad. fr. G. Deledalle, J. Deledalle-Rhodes et M. Balat, Perpignan, P.U.P., 1993, 164-65.)

4. Peirce, C. S., *The Essential Peirce: Selected Philosophical Writings*, Bloomington, Indiana Univ Pr, 1998, 2, p. 338.

5. Ce qui ne signifie nullement, bien entendu, que Peirce renonce au projet d'une métaphysique scientifique.

6. Peirce, C. S., *Écrits sur le signe* [1978], trad. et éd. G. Deledalle, Paris, Seuil, Points Essais, 2017, p. 77.

Le deuxième point sur lequel nous mobiliserons une approche pragmatiste tient à l'approche « externaliste » de l'esprit qui est communément associée au mouvement : pour Peirce et Dewey au moins, l'esprit n'est pas seulement dans la tête des individus isolés, il est indissociable des signes, du langage et de l'ensemble de ce que Vincent Descombes a appelé les « institutions du sens »<sup>7</sup>. C'est en pensant à cette vie publique de l'esprit que Peirce a pu dire de la pensée qu'elle était davantage hors de nous qu'en nous<sup>8</sup>. La notion d'enquête elle-même, qui est leur entrée privilégiée dans la question de la connaissance, appelle à un même décentrement du regard : son intérêt n'est pas seulement d'attirer l'attention sur une pratique, celle qui consiste à résoudre des doutes et plus généralement à répondre à des questions, il s'agit également d'une activité qui ne se pratique pas seul et qui a une existence avant tout publique. C'est une pratique distribuée sur l'ensemble de la communauté des enquêteurs et guidée par l'espoir que, partant de prémisses différentes, ces enquêteurs peuvent converger vers une même réponse. On voit souvent la partie « positive » de cette approche – mieux rendre compte de la pratique scientifique – mais il faut aussi en mesurer l'envers : comme toutes nos actions, l'enquête peut être entravée, rencontrer des échecs persistants ou encore échouer du fait de l'action d'un tiers. Quelle signification la notion de post-vérité revêt-elle dans une telle approche ? Que dit-elle de l'environnement dans lequel nous pensons, parlons et enquêtons ?

La post-vérité apparaît en général dans des énoncés exprimant une inquiétude, et c'est sur cette dernière que portera cet article, en s'interrogeant sur son sens. L'inquiétude en question pourrait tout d'abord n'être que l'envers d'un trouble sémantique, à savoir que l'expression semble désigner un danger sans que celui-ci soit clairement identifié. On évoquera d'abord cette indétermination, qui pourrait conduire à récuser ce terme (Première section), avant d'examiner trois manières d'en préciser le sens, en envisageant successivement que la post-vérité soit une excroissance du post-modernisme (Deuxième section), une expression de dispositions à la « foutaise » (Troisième section), ou enfin l'envers d'une « crise de

---

<sup>7</sup> Descombes, V., *Les Institutions du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1996. L'approche de Descombes mobilise Peirce, mais elle n'est pas explicitement pragmatiste.

<sup>8</sup> Peirce, C. S., *Collected Papers*, Cambridge, Harvard University Press, 1960, vol. 8, §256, 1902.

l'attention » (Quatrième section), avant de revenir sur le lien entre post-vérité et confusion (Cinquième section).

### 1. Panique sémantique

Commençons par ce qui est sans doute le plus évident : dire que « nous vivons dans une ère de post-vérité », comme on nous le répète à l'envi, n'est pas un constat semblable à « il y a un livre sur la table ». Il est douteux que l'on puisse quantifier la qualité des énoncés, les vertus épistémiques des agents, la sincérité des gouvernants et le travail de la presse en général d'une manière telle que l'on puisse indiquer une césure tellement nette qu'elle ferait de notre époque *cette époque*, celle de la post-vérité. Même pour une notion qui fut, ou reste, « essentiellement contestée »<sup>9</sup>, celle d'anthropocène, on peut renvoyer à des marqueurs de l'activité humaine qui ouvriraient un nouvel âge géologique. Cela ne semble pas être le cas de manière évidente pour la post-vérité.

On pourrait traiter le terme comme un nom propre et se reporter aux conditions d'introduction, afin d'en fixer le sens. Cette histoire a déjà été racontée<sup>10</sup>. On fait alors remonter l'origine de l'expression à Steve Tesich, chez qui elle désigne l'acquiescement au mensonge d'État<sup>11</sup>, et donc une forme d'apathie bien plus inquiétante au fond que le fait même du mensonge des puissants. On évoque souvent également dans la foulée le journaliste Ralph Keyes<sup>12</sup>, chez qui, en 2004, elle décrivait une forme de « pénombre éthique », dans laquelle nous aurions réussi à nous désinhiber face au mensonge, et le qualificatif de « président de la post-vérité » fut appliqué en ce sens à G. W. Bush<sup>13</sup>.

Partant de là, une bifurcation se présente : (1) on peut dire que le terme est peut-être nouveau, mais qu'il n'est pas certain que la réalité qu'il décrit le soit tout autant. Arendt s'inquiétait des effets de l'exposition répétée au mensonge de masse<sup>14</sup>. Clifford, dans un

---

<sup>9</sup>. En référence à Gallie, W. B., « Les concepts essentiellement contestés », *Philosophie*, N° 122, no. 3, 2014, p. 9-33.

<sup>10</sup>. Je me permets de renvoyer notamment à Girel, M., « Ignorance stratégique et post-vérité », *Raison Présente*, 204, no. 4, 2017, p. 73-82.

<sup>11</sup>. Tesich, S., « A government of lies », *The Nation*, January 6-13, 1992, p. 12-14.

<sup>12</sup>. Keyes, R., *The Post-truth Era: Dishonesty and Deception in Contemporary Life*, New York, St. Martin's Press, 2004. Avant cet ouvrage, il existe de nombreuses analyses sur la presse, voir par exemple Peter Vanderwicken, « Why the News Is Not the Truth », *Harvard Business Review*, Mai-juin 1995.

<sup>13</sup>. Alterman, E., *When Presidents Lie*, Londres, Penguin, 2005.

<sup>14</sup>. « Le résultat d'une substitution cohérente et totale de mensonges à la vérité de fait n'est pas que les mensonges seront maintenant acceptés comme vérité, ni que la vérité sera diffamée comme mensonge, mais

autre style, pointait les dangers du développement d'une disposition crédule et de la propension de ses semblables à ne pas exiger d'éléments de preuve, d'*evidence*<sup>15</sup>. Emerson comme Mill, dans le procès du « conformisme » qu'ils ont instruit, critiquaient une attitude qui consiste à répéter ce qui convient à notre situation, indépendamment des faits<sup>16</sup>. De même, s'il s'agit, au-delà du mensonge, d'un sentiment de perte de sens, notamment de la parole publique, le constat n'est pas neuf. Castoriadis, en 1998, en faisait « l'esprit du temps » et ajoutait que « tout conspire à étendre l'insignifiance<sup>17</sup>. » (2) Si l'on veut au contraire insister sur sa radicale nouveauté, il faut alors préciser ce qui n'était pas traité dans les analyses que nous venons de mentionner, et l'on fait alors face à un véritable éparpillement des référents.

La principale objection à l'idée de « post-vérité » n'est en effet pas qu'elle soit vague, mais qu'elle est *trop vague*<sup>18</sup>. Affirmer qu'une nouvelle période historique se dessine, sur cette base, sans s'être donné la peine de préciser de quoi l'on parlait – c'est-à-dire, de déterminer le terme indéterminé car vague – ne peut guère relever que de l'incantation, un peu comme pour les pensées du « déclin », ou encore celles de l'effondrement<sup>19</sup>. Or, si on tente cette détermination, le phénomène semble être hors de tout contrôle conceptuel<sup>20</sup>.

Selon J. Habgood-Coote, dans une série d'articles stimulants<sup>21</sup>, le terme de post-vérité cumule trois défauts majeurs : (1) il est « sémantiquement défectueux » car « dépourvu de signification publique stable », et « ce qui est exprimé par des phrases qui

---

que le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel — et la catégorie de vérité relativement à la fausseté compte parmi les moyens mentaux de cette fin — se trouve détruit. » Arendt, H., *La condition de l'homme moderne*, trad. fr. G. Fradier, Paris, Presses-Pocket, 1994, 327-28.

15. Voir Girel, M., « Éthique de la croyance, scepticisme et pratique. À partir de William Kingdon Clifford », *Revue française d'éthique appliquée*, no. 2, 2019, p. 32-46.

16. Mill, J. S., *De la liberté*, trad. fr. F. Pataut, Paris, Presses Pocket, 1990.

17. C. Castoriadis, « Stopper la montée de l'insignifiance », *Le Monde diplomatique*, août 1998, p. 22-23. Voir également Castoriadis, C., *La montée de l'insignifiance*, Paris, Gallimard, 2007.

18. La plupart de nos termes ordinaires sont vagues, cela n'empêche nullement la communication, ils deviennent « trop vagues » lorsqu'ils empêchent toute détermination ultérieure plus précise. Chauviré, C., *Peirce et la signification : introduction à la logique du vague*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

19. Larrère, C. et R. Larrère, *Le Pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle, 2020.

20. Voir cependant, pour une notice claire et synthétique, S. Dieguez, entrée « Post-vérité », dans : Collectif, *Dictionnaire critique de l'anthropocène*, Paris, CNRS éditions, 2020.

21. Habgood-Coote, J., « Stop Talking About Fake News! », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, Juillet 2018, p. 1033-65. et Habgood-Coote, J., « Fake news, conceptual engineering, and linguistic resistance: reply to Pepp, Michaelson and Sterken, and Brown », *Inquiry*, 2020, p. 1-29.

l'utilisent n'est pas clair<sup>22</sup> ». (2) Il serait en outre « superflu » : il n'ajouterait aucune ressource descriptive utile à notre langage qui ne serait pas fournie par la terminologie établie. Enfin, (3) il interviendrait surtout dans un contexte de propagande, comme arme politique, à considérer donc avec circonspection<sup>23</sup>.

Reprenons les trois points dans l'ordre :

(1) Pour ce qui est de l'extension de la post-vérité, ce peut être, selon les interlocuteurs, et sans que cette liste vise à l'exhaustivité : une situation dans laquelle « les faits sont moins influents pour façonner l'opinion publique que des appels à l'émotion ou à la croyance personnelle », comme le veut le dictionnaire Oxford depuis 2016 ; une ère de « baratin », de *bullshit*, généralisé<sup>24</sup> ; l'émergence d'approches de la connaissance déviantes, dont le complotisme ne serait qu'une variante ; une perte de contact entre le discours politique et la réalité ; la dissipation de l'horizon du vrai et la diffusion de l'idée qu'il n'y a tout simplement pas de vérité objective, ce qui serait une thèse philosophique forte<sup>25</sup> ; ou, ce qui est différent, par une dévalorisation, par nos paroles ou par nos actes, de la vérité, dont on reconnaîtrait toujours du bout des lèvres la valeur<sup>26</sup> ; ou encore, par la domination sans partage de la communication, de la persuasion et finalement de la propagande, élevées à un degré plus haut encore par les réseaux sociaux, commandés par un principe de viralité, certains ouvrages plus techniques sur le « déclin de la vérité », analysant les processus à l'œuvre dans les réseaux sociaux<sup>27</sup>.

De même, si la notion est destinée à dénoncer des errances intellectuelles ou à exprimer une désapprobation, c'est-à-dire si elle a surtout une charge normative, et pas seulement descriptive, le moins que l'on puisse dire est qu'elle est à manier avec précaution : qui sont les fauteurs de post-vérité ? Nous tous ? Un camp philosophique particulier ? Des processus impersonnels, technologiques ou économiques par exemple ? Des styles de

---

22. Habgood-Coote, J., « Stop Talking About Fake News! », *art. cit.*, 1034.

23. L'espace est ici trop restreint pour mener la démonstration sur la notion d'infox, mais c'est une des questions qui se sont posées lorsque Donald Trump s'est saisi du terme « Fake News » pour qualifier l'ensemble de la presse qui ne lui était pas acquise.

24. Dieguez, S., *Total bullshit*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018. O'Connor, C. et J. O. Weatherall, *The Misinformation Age: How False Beliefs Spread*, New Haven, Yale University Press, 2019.

25. Haack, S., « Post "Post-Truth": Are We There Yet », *Theoria*, 85, no. 4, 2019, p. 258-75. C'est aussi l'argument de McIntyre, L. C., *Post-truth*, Cambridge, MIT Press, 2018.

26. Ces deux derniers sont présents dans l'ouvrage de McIntyre.

27. Kavanagh, J. et M. D. Rich, *Truth Decay: A Threat to Policymaking and Democracy*, Rand Corporation, 2018.

gouvernement et, si oui, lesquels ? S'ajoute à cela une question qui n'est que rarement posée frontalement, et qui est de savoir qui au juste est en position d'émettre un tel jugement : l'hypothèse d'un aveuglement de la presque totalité de l'humanité peut être avancée par un esprit acéré, mais est aussi le lot commun des discours complotistes les plus affligeants.

Bref, soit l'on parle d'un des problèmes particuliers et la « post-vérité » recouvre une thèse locale qui doit être identifiée, soit on parle d'une « ère de post-vérité » et l'on doit pouvoir expliquer comment ces problèmes s'articulent.

(2) Il est en outre tout à fait possible, en particulier si l'on opte pour la version « locale » de la thèse, que nous ayons déjà les ressources expressives requises : « Nous pouvons parler de mensonges, de fausses pistes, de foutaise, de fausses affirmations, de fausses implications, de manque de fiabilité, de déformation des faits, de partialité, de propagande, etc<sup>28</sup>. » On se retrouverait là dans le cas indiqué par Peirce : introduire un nouveau terme serait contraire à l'éthique de la terminologie. La post-vérité, si elle ne fait que renvoyer à ce que désignaient ces notions, rompt avec un principe de parcimonie terminologique vertueux. Nous nous privons de plus du recours à une tradition de pensée et de l'apport de la recherche précédente.

(3) Une troisième dimension, politique, du problème, est que ces termes jumeaux interviennent fréquemment dans le cadre d'affrontements extrêmement polarisés, dans lesquels infox et « post-vérité » qualifieront toutes les sources d'information de l'autre camp<sup>29</sup>. Cela ne condamne pas la notion, mais enjoint d'être attentif au contexte de son usage, en particulier si elle sert, de manière plus « verticale » encore, à disqualifier une très large portion de la population. Présupposer, sans plus de preuves, que nous serions dans une ère de post-vérité revient, si l'on prend la thèse en un sens fort, à vider de sens la délibération démocratique, dont seraient incapables des masses crédules (puisqu'elles ne parviendraient pas à parler de, ou à reconnaître, la vérité). Marteler

---

<sup>28</sup>. Habgood-Coote, J., « Stop Talking About Fake News! », *art. cit.*, 1048.

<sup>29</sup>. Voir un excellent traitement de ces questions et des dangers afférents dans Domenicucci, J., « Can we trust post-truth? A Trojan Horse in liberal counterspeech. », dans : Condello, A. et Andina, T., (Dir.), *Post-Truth, Philosophy and Law*, Londres, Routledge, 2019, p. 32-44. Ce chapitre montre à la fois comment la « post-vérité » est à la fois un outil imprécis, inefficace s'il s'agit d'évaluer, et une « arme » dangereuse car elle affaiblit le discours libéral (même si Domenicucci n'affirme pas qu'il faudrait renoncer au terme comme objet d'étude).



en permanence que nous sommes sortis de l'horizon du vrai a des conséquences : à quoi bon alors s'acharner à dire ce vrai, à respecter des normes de correction et de précision ? Pourquoi s'indigner quand une puissance s'accommode très bien d'une confusion produite, et même parfois de mensonges assenés sans la moindre vergogne ? Dans ce cadre-là, toute thèse forte sur l'ère de post-vérité est un compagnon de route de l'épistocratie, théorie selon laquelle le pouvoir doit revenir non pas au peuple, mais aux experts des domaines concernés par les politiques publiques : la première, la thèse sur l'ère de post-vérité, fournit la prémisse dont la seconde, l'épistocratie, a besoin. Un des principes que retient Brennan, dans son très polémique *Against Democracy*, est en effet le suivant :

*Principe d'anti-autorité* : lorsque certains citoyens sont moralement déraisonnables, ignorants ou incompetents en matière de politique, cela justifie de ne pas leur permettre d'exercer une autorité politique sur les autres. Cela justifie soit de leur interdire de détenir le pouvoir, soit de réduire le pouvoir dont ils disposent pour protéger des innocents de leur incompetence<sup>30</sup>.

On voit donc bien en quoi des constats un peu rapides sur la situation présente peuvent fournir la justification requise. C'est pour cette raison que certains travaux récents ont attiré l'attention sur les attributions d'ignorance, qui ont parfois des motivations autres qu'épistémiques<sup>31</sup>.

On pourrait donc avoir de fortes raisons de renoncer au terme de post-vérité. Si on le conserve, ce qui nous semble possible sous certaines conditions, il convient d'avoir un argument sur la spécificité du contemporain, mais aussi sur le noyau de sens qu'il couvre mieux que ses concurrents, et enfin de préciser quels avantages, théoriques, éthiques ou politiques on en attend, qui l'emporteraient sur les risques que l'on vient de mentionner. Nous parcourons, dans les sections 2 à 4, trois raisons que l'on pourrait avoir de le conserver.

## **2. Une excroissance du post-modernisme ?**

La post-vérité, on l'a vu, peut être définie comme refus de toute vérité objective. Une première manière de poser le problème consiste à dire que la situation actuelle, censément caractérisée par

---

30. Brennan, J., *Against Democracy*, Princeton, Princeton University Press, 2017, 13.

31. McGoeey, L., *The Unknowers: How Elite Ignorance Rules the World*, Londres, Zed Books Ltd, 2018.

la disparition de l'idée de vérité objective et de toute reconnaissance d'autorités épistémiques serait la lointaine conséquence des écrits des « post-modernes », sans que l'on sache toujours s'il s'agit de Rorty, de Baudrillard, de Lyotard, ou encore de tel ou tel courant des *Sciences Studies*. Selon M. Ferraris :

La post-vérité est l'inflation, la diffusion et la libéralisation du postmoderne hors des amphithéâtres universitaires et des bibliothèques, et [...] elle a pour résultat l'absolutisme de la raison du plus fort. Il s'agit donc d'un phénomène théoriquement intéressant, qui ne trouve qu'un seul équivalent éventuel dans le marxisme, qui constituait cependant un corpus plus homogène, soutenu par de puissants appareils d'État<sup>32</sup>.

Il est vrai que l'expression a également été utilisée dès le début des années 1990 au moins pour qualifier le post-modernisme<sup>33</sup>, ce qui peut justifier cette attribution. Il est également tentant de penser que, prise en ce sens-là, la « post-vérité » hérite de l'attitude prêtée aux post-modernes à l'égard de la vérité. Lyotard, dans son « rapport » sur *La condition post-moderne*, affirmait tenir « pour "postmoderne" l'incrédulité à l'égard des métarécits » caractéristiques et fondateurs de la modernité, qu'il s'agisse de « la dialectique de l'Esprit, [de] l'herméneutique du sens, [de] l'émancipation du sujet raisonnable ou travailleur, [du] développement de la richesse<sup>34</sup>. » L'idéal des Lumières d'émancipation par la raison faisait partie de ces méta-récits. Si tel est l'argument, il faut alors expliquer comment ces discussions internes à un champ philosophique, dont il n'est pas sûr qu'il ait jamais constitué un courant dominant, ont essaimé vers l'espace public et l'ont structuré au point qu'il serait devenu un espace de post-vérité.

Il existe une version plus englobante de cet argument, qu'il faut distinguer de celle que l'on vient d'évoquer. Au-delà des vifs débats des années 1980<sup>35</sup>, certains vont jusqu'à faire de la post-vérité non pas un épisode récent, ou encore une césure dans notre histoire culturelle, mais un processus profond de la pensée occidentale, en reprenant le terme de « post-vérité » en un sens positif, et en le revendiquant :

---

32. Ferraris, M., *Postvérité et autres énigmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2019, 13. La position de Ferraris ne se limite pas à ce texte et mériterait un traitement séparé.

33. Malpas, J., « Retrieving truth: Modernism, post-modernism and the problem of truth », *Soundings*, 1992, p. 287-306.

34. Lyotard, J.-F., *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1984, p. 7.

35. Voir par exemple Haack, S., « As for that Phrase "Studying in a Literary Spirit..." », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, 70, no. 2, 1996, p. 57-75.

... La post-vérité n'est pas une condition limitée à la politique, mais s'étend également à la science. En effet, la condition de post-vérité nous permet de voir plus clairement la complémentarité entre la politique et la science en tant que sphères de pensée et d'action. Chacune à sa manière est impliquée dans une lutte pour le "pouvoir modal", c'est-à-dire le contrôle de ce qui est possible<sup>36</sup>.

Fuller, qui dans un autre contexte est allé jusqu'à défendre au tribunal le caractère « scientifique » de l'*Intelligent Design*, voit en outre dans la période actuelle la fin d'une forme d'« élitisme » :

L'irrespect de la post-vérité à l'égard de l'autorité établie est finalement compensé par son ouverture conceptuelle aux personnes et aux idées qui ont été ignorées auparavant. Celles-ci sont encouragées à se mettre en avant et à faire leurs preuves sur ce terrain de jeu élargi. À cet égard, la condition de post-vérité marque le triomphe de la démocratie sur l'élitisme, même si elle fait potentiellement pencher la balance du côté du « chaos » plutôt que de l'« ordre »<sup>37</sup>.

A suivre cette voie, cependant, toutes les approches qui rejettent la vérité-correspondance (comme correspondance avec quelque chose d'extérieur au jeu de langage) relèveraient, déjà, de la « post-vérité ». L'aboutissement logique de cette ligne d'argumentation serait de dire qu'au fond tous ceux qui ne souscrivent pas à une version forte du réalisme métaphysique, tel que critiqué par Putnam dans *Raison, Vérité et Histoire*<sup>38</sup>, seraient déjà du côté « post-vérité » de l'Histoire. L'objection la plus immédiate à cet argument est qu'il devient difficile de parler d'une « ère » de post-vérité qui s'ouvrirait aujourd'hui devant nous, à moins d'avoir une conception extraordinairement extensible du contemporain.

Qu'il y ait une « crise » de la vérité, et de ses caractérisations au sein de disciplines, est fort possible, mais qu'il faille attribuer une forme de causalité à ces écrits universitaires est à considérer de plus près<sup>39</sup>. Le rationalisme le plus strict ne peut se dérober à cette question : quelles seraient les autres causes et quelles sont leurs pondérations respectives ? On se retrouve alors confronté à un problème classique d'épistémologie historique. Il est possible, comme nous le verrons plus bas, que certains de ces écrits soient revendiqués par des démagogues contemporains, il est en

---

36. Fuller, S., *Post-truth: knowledge as a power game*, New York, Anthem Press, 2018, 181. Voir aussi Fuller, S., « What Can Philosophy Teach Us About the Post-truth Condition », dans : Peters, M. A., Rider, S., Mats et Besley, T., (Dir.), *Post-Truth, Fake News. Viral Modernity & Higher Education*, Singapour, Springer, 2018, p. 13-26. Sur le post-modernisme, le relativisme, et la post-vérité, voir Wight, C., « Post-truth, postmodernism and alternative facts », *New Perspectives*, 26, no. 3, 2018, p. 17-29.

37. Fuller, *Post-truth: knowledge as a power game*, op. cit, 182.

38. Putnam, H., *Reason, Truth, and History*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1981, 49.

39. Parfois, l'ennemi est caractérisé encore plus clairement : Calcutt Andrew, 2016, Comment la gauche libérale a inventé la « post-vérité », <http://theconversation.com/comment-la-gauche-liberale-a-invente-la-post-verite-69310>, décembre 2016.

revanche douteux – sans même se prononcer ici sur la légitimité qu’il y aurait à dire que les post-modernes rejettent l’idée de vérité – qu’une fraction importante de la population ait lu ces auteurs, qui ne forment du reste pas un groupe aux contours évidents, et à tel point que cette lecture régisse désormais son rapport au vrai. Il faudrait alors dire que, à la manière de Tocqueville estimant que les Américains (confiants dans les pouvoirs de la raison individuelle),<sup>40</sup> étaient un peuple de cartésiens sans le savoir, nos contemporains seraient « post-modernes » sans même avoir lu les écrits relevant de ce courant.

Quelles que soient les illusions du narcissisme universitaire sur la capacité des textes philosophiques à informer de vastes mouvements politiques, il faut *a minima* réinscrire ces textes sur l’arrière-plan d’autres facteurs matériels, économiques et politiques sans doute beaucoup plus structurants à grande échelle. On a par exemple pu interpréter le phénomène de l’infox comme une forme d’excroissance du capitalisme numérique dans lequel la viralité d’une information l’emporte sur sa qualité ou son contenu, établissant une analogie avec le réchauffement climatique : « de même que le dérèglement climatique est une conséquence logique du capitalisme fossile, affirme E. Morozov, de même les fausses nouvelles sont des émanations du capitalisme numérique<sup>41</sup>. » Situer la responsabilité et les causes au niveau d’énoncés et d’attitudes individuels correspondrait au même genre d’erreur que celle qui relierait le réchauffement au comportement d’une poignée d’individus isolés, au lieu de voir qu’il implique tout un modèle de société et de rapport aux énergies fossiles. Si l’on adoptait une version radicale de cette thèse, les écrits critiquant l’idée de vérité objective seraient eux aussi des « effets » et ce ne serait que par un tour de passe-passe que l’on pourrait en faire des causes, voire « la » cause de la situation où nous nous trouvons. Sans aller jusque-là, on peut sans doute convenir du fait que sans ces « autres facteurs », le tableau sera bien incomplet.

### 3. Foutaise, vertus et environnement

---

40. Guellec, L., « Des cartésiens qui s’ignorent : La méthode philosophique des Américains selon Tocqueville », *Revue philosophique de la France et de l’étranger*, 129, 2004, p. 443-53.

41. Morozov Evgeny, « Les vrais responsables des fausses nouvelles », *Le Monde Diplomatique*, 2017, consulté le 6 octobre 2020, <https://blog.mondediplo.net/2017-01-13-Les-vrais-responsables-des-faussees-nouvelles>.

Une autre composante de l'idée de post-vérité est, non plus l'affirmation selon laquelle il n'y a pas de vérité, mais plutôt le diagnostic d'une indifférence à l'égard de cette dernière. De même qu'il y eut une roborative « Gettierologie », partant du célèbre article de 1963<sup>42</sup> et se demandant s'il fallait ajouter des critères supplémentaires à la « croyance vraie justifiée » pour en faire une connaissance, on pourrait détecter l'émergence d'une véritable *Bullshittology*, depuis l'essai d'Harry Frankfurt portant sur cette notion<sup>43</sup>. Le *bullshit* n'est pas le mensonge, même s'il peut comporter une intention de tromper sur ses propres intentions, mais il se trouve, dans le texte de Frankfurt, mieux caractérisé par une attitude : « cette absence de tout souci de vérité, cette indifférence à l'égard de la réalité des choses constituent l'essence même du baratin<sup>44</sup>. » Pour ce dernier, la conviction que l'on devrait avoir un avis sur tout, et qu'il serait en outre pertinent de le faire partager, est ce qui manifeste le mieux, au moment où il écrit, l'omniprésence du baratin. Il y a donc, même si cela reste à l'état d'esquisse dans cet essai fort bref, une description d'une disposition (à « bullshitter »), mais aussi des conditions qui exacerbent l'expression de cette disposition. On peut sur cette base distribuer les positions, il y aurait ainsi deux grands courants, la version intentionnaliste (où le *bullshit* est délibéré) et la version structuraliste (où il est produit par le système). Le même problème se repose : pourquoi le « baratin » deviendrait-il aujourd'hui un problème massif ?

On trouve également toute une littérature sur les « vices cognitifs<sup>45</sup> », sur laquelle il faudrait revenir ailleurs, car elle est également océanique. Évoquons simplement ici son principe : il y a une « épistémologie fondée sur la vertu », une *virtue epistemology*, qui est bien identifiée. Elle s'intéresse aux traits de caractère

---

42. Gettier, E. L., « Is Justified True Belief Knowledge? », *Analysis*, 23, 1963, p. 121-23.

43. Frankfurt, H. G., *De l'art de dire des conneries*, trad. fr. D. Sénécals, Paris, Mazarine, 2017. Sebastian Dieguez a donné une utile et incisive synthèse de ces débats, qui dépasse de très loin le simple commentaire du texte de Frankfurt (Dieguez, *Total bullshit*, op. cit.)

44. Frankfurt, *De l'art de dire des conneries*, op. cit., 46. Pascal Engel, dans *Les Vices du savoir*, donne cette formulation concise : « faire semblant d'affirmer quand on n'affirme rien, faire semblant de dire quand on ne dit rien. » (*Les Vices du savoir, Essai d'éthique intellectuelle*, Marseille, Agone, 2019, p. 391). On notera que l'ouvrage, s'il traite de notions constitutives de la question de la post-vérité, ne problématise pas le concept lui-même. Le chapitre « De la post-vérité à la foutaise », du même auteur, dans Holzem, M. (dir.), *Vérités citoyennes, Les sciences contre la post-vérité*, Vulaines, Le Croquant, 91-108, est plus fourni sur ce point, mais reste centré sur la notion de foutaise.

45. Cassam, Q., « Vice Epistemology », *The Monist*, 99, no. 2, 2016, p. 159-80. Cassam lui-même n'applique cependant pas cette analyse à la post-vérité et à l'infox.

cognitifs des agents plutôt qu'à des propriétés des propositions<sup>46</sup>. Cette tradition s'intéresse également à l'envers de ces vertus, les vices intellectuels, qu'il s'agisse de la crédulité, de la négligence, du complotisme, voire de la bêtise. Comme le résume Cassam, « Les traits de caractère intellectuels qui favorisent une enquête efficace et responsable sont des vertus intellectuelles, tandis que les vices intellectuels sont des traits de caractère intellectuels qui entravent une enquête efficace et responsable<sup>47</sup>. » Qu'il convienne d'enquêter sur ces dispositions et que ce soit parfois instructif ne fait aucun doute, mais ce n'est semble-t-il là encore qu'une partie de ce qu'il faut décrire, si l'on veut rendre compte de l'inquiétude à l'égard de la post-vérité.

Ce qui nous inquiète, ce peut être — si l'on fait soi-même preuve d'une part raisonnable d'altruisme, et si l'on a également cultivé ses vertus épistémologiques — que d'autres soient affectés de ces vices, mais c'est surtout le fait de vivre dans une société où les décisions communes sont des effets de ces vices, et peut-être plus encore de voir atteinte notre capacité même à penser et dire le vrai. L'inquiétude dont il est question dans cet article serait alors une variante de l'insécurité, que l'on pourrait appeler *insécurité épistémologique*. Elle n'a de sens que si l'on admet que l'environnement dans lequel ces vices s'expriment – ou, dans le langage du courant précédent, le *bullshit* domine – menace la connaissance comme bien commun, menace la délibération démocratique comme opération distribuée sur un collectif.

Si l'on est réaliste, les énoncés qui se trouvent être vrais ne perdront pas cette nature, même si une portion importante de l'humanité n'y croit pas ou s'en moque ; il en va de même pour les vertus épistémiques, au moins en première approche : on peut imaginer qu'un individu soit courageux, sur un navire en perdition par exemple, même si le reste de l'équipage est couard, et l'on peut aussi imaginer que, même au milieu d'une foule convertie aux pires vices épistémiques, on puisse mener des enquêtes rigoureuses, tenter de fournir des énoncés vrais, en assumant la responsabilité

---

<sup>46</sup> Pour la redécouverte de cette question, voir l'ouvrage fondateur de Zagzebski, L., *Virtues of the Mind. An Inquiry into the Nature of Virtue and the Ethical Foundations of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

<sup>47</sup> J'emprunte cette *reductio* à Q. Cassam, « Bad Thinkers », Aeon, Mars 2015, <https://aeon.co/essays/the-intellectual-character-of-conspiracy-theorists>, qui reprend de manière synthétique l'article du *Monist* cité plus haut.

épistémique qui les accompagne. Mais est-ce le cas ? De fait, l'inquiétude des réalistes à l'égard d'une éventuelle ère de post-vérité n'est intelligible que si elle est accompagnée d'hypothèses d'arrière-plan, qui doivent alors être explicitées. On peut vouloir expliquer par quels facteurs précis, et nouveaux, la confiance épistémique, essentielle pour que la connaissance puisse être accumulée, se trouve également sapée. L'idée selon laquelle, lorsqu'une connaissance, comprise comme bien commun, est menacée, nous subissons une forme de préjudice bien réel, nous rapproche de thèses qui ont été celles de Peirce d'abord et de Dewey ensuite.

Pour Peirce, si le véritable agent de la recherche est la communauté d'enquêteurs, tout ce qui affaiblit son pouvoir d'agir de cette dernière cesse d'être indifférent car il s'agit alors d'une atteinte aux intérêts épistémiques de chacun et de tous. Peirce, on l'a dit, est dès le départ sensible au fait que la pensée n'est pas « en nous » : nous pensons en signes, qui sont publics, et il ira jusqu'à dire, ce qui n'était pas totalement une boutade, que si son cerveau lui était indispensable pour penser, c'était alors tout autant le cas de son encrier<sup>48</sup>. Si l'on prend au sérieux cette idée, c'est bien notre capacité à penser, qu'il s'agisse de la version formalisée qui culmine dans l'enquête scientifique, ou qu'il s'agisse encore du débat public, qui se trouve menacée lorsque l'environnement, numérique, éducatif, politique et culturel, ne permet plus la « convergence des enquêteurs ».

Dewey pour sa part ne cesse de parler de la méthode de l'intelligence et de rappeler, dans *Après le libéralisme* notamment, qu'elle est un bien commun. La principale critique qu'il adresse aux « premiers libéraux » est de n'avoir pas saisi la nature collective et organisée de l'intelligence :

La tragédie du premier libéralisme, c'est qu'au moment précis où le problème de l'organisation sociale était le plus urgent, les libéraux n'eurent d'autre solution à lui apporter que l'idée que l'intelligence était un attribut individuel<sup>49</sup>.

Lorsque la publicité, la vie publique de l'esprit, se dégradent, nous pensons mal, ou nous pensons moins bien, nous sommes privés de prémisses fiables pour nos inférences, nous voyons se rétrécir

---

<sup>48</sup>. Peirce, C. S., *Collected papers*, Cambridge, *op. cit.*, vol. 7, §366.

<sup>49</sup>. Dewey, J., *Après le libéralisme*, trad. fr. N. Ferron, Paris, Flammarion, 2014, 119. Voir les commentaires de G. Garreta dans son introduction à cette traduction.

infiniment le jeu, social, qui consiste à demander et à fournir des raisons pour reprendre l'expression de Robert Brandom<sup>50</sup>. La post-vérité, dans cette perspective, si quelque chose lui correspond dans l'actualité récente, est inquiétante du point de vue d'une philosophie qui comprend la connaissance comme capacité, capacité notamment à produire de nouvelles inférences, théories et prédictions sur la base des prémisses disponibles, à accroître ses connaissances antérieures, et c'est une capacité qui peut se trouver entravée si l'environnement ne s'y prête plus.

#### 4. Attention et submersion

Une ère de post-vérité peut aussi être une ère dans laquelle il devient difficile de juger, d'attribuer des propriétés à des sujets, tout simplement parce que la masse des énoncés dont nous sommes bombardés devient insurmontable, et ne permet plus les distinctions pertinentes. On trouve des variantes de cette idée dans de nombreux domaines ; ainsi une des définitions de l'« infodémie », par l'OMS, désigne ce déluge d'informations : « une surabondance d'informations – certaines exactes et d'autres non – qui fait qu'il est difficile pour les gens de trouver des sources dignes de confiance et des conseils fiables lorsqu'ils en ont besoin<sup>51</sup>. »

Ce serait alors un grand pathos de l'époque : le monde est devenu trop complexe, les faits devenus trop nombreux... La post-vérité serait alors une ère du rapport à l'information que la métaphore du déluge capterait peut-être mieux qu'une autre. Elle renverrait non plus à un dédain envers la vérité objective mais à une véritable submersion, ou encore une « offuscation »<sup>52</sup>, pour reprendre un terme informatique.

Ce qui est alors mis en danger, pour ceux qui acceptent ce diagnostic et s'inquiètent de la situation, c'est la capacité à juger, à hiérarchiser des informations hétérogènes, et reconnaître le même sous des visages si divers. Le risque, dans ce cas, prend des proportions nouvelles, mais n'est pas distinct en nature des

---

<sup>50</sup> Brandom, R., *Making It Explicit: Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*, Cambridge, Harvard University Press, 1994.

<sup>51</sup>. OMS, Novel Coronavirus(2019-nCoV) Situation Report – 13, 2 février 2020, [https://www.who.int/docs/default-source/coronaviruse/situation-reports/20200202-sitrep-13-ncov-v3.pdf?sfvrsn=195f4010\\_6](https://www.who.int/docs/default-source/coronaviruse/situation-reports/20200202-sitrep-13-ncov-v3.pdf?sfvrsn=195f4010_6)

<sup>52</sup>. Parfois traduite par « offuscation », le terme désigne le fait d'atteindre à la visibilité d'une information en la noyant sous une masse d'informations non pertinentes. Brunton, F. et H. F. Nissenbaum, *Obfuscation: a User's Guide for Privacy and Protest*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 2015.



dangers de l'érudition, que Kant n'hésitait pas à rapprocher de la stupidité, dans un contexte où il était précisément question de notre capacité à juger<sup>53</sup>. Tel est l'un des thèmes qui structurent les études sur la « crise de l'attention<sup>54</sup> ». Si l'attention se trouve diffractée, accaparée par de nombreuses sources concurrentes, l'unité formelle du « je pense », ou de ce qui en tient lieu, devient problématique. On peut le dire autrement : James a notoirement identifié le penseur et la pensée, en refusant toute instance transcendante, mais si ces pensées deviennent flottantes, transitoires, éphémères, contradictoires, c'est bien le penseur qui se trouve menacé à un autre niveau, et avec lui le sujet de l'action et de la connaissance. C'est ce que remarquait Yves Citton, en prolongeant la pensée de James du côté de notre actuel environnement numérique :

Si, comme l'a énoncé William James dans un chapitre fondateur des études psychologiques, « notre expérience se définit par ce à quoi nous acceptons de prêter attention », alors notre utilisation ubiquitaire des algorithmes de quelques moteurs de recherche dominants constitue effectivement une reconfiguration majeure de notre attention, de notre expérience, de nos formes de vie sociale et de notre rapport à tout notre environnement<sup>55</sup>.

Être pris dans des séries de tâches toujours inachevées, en concurrence, est une composante de cette crise de l'attention, et le modèle économique des réseaux sociaux, qui repose sur le piège attentionnel, est sans doute une composante importante du phénomène.

Si l'on veut donc conserver le terme de « post-vérité » en faisant droit à sa dimension contemporaine, il semble donc à nouveau nécessaire de spécifier ce qui a rendu ce problème prégnant, comme nous l'avons vu dans les trois dernières sections. Harsin développe une analyse dans laquelle la post-vérité désigne avant tout un état contemporain du débat public, et où elle se caractérise par trois dimensions conjointes des « problèmes publics » :

En résumé, les problèmes publics dont la post-vérité est l'abréviation sont épistémiques (fausses connaissances, prétentions concurrentes à la vérité), fiduciaires (méfiance à l'égard des détenteurs de la vérité qui font autorité dans toute la société, confiance envers les détenteurs de la micro-vérité) et éthico-moraux (mépris conscient pour les preuves factuelles - foutaises - ou mensonges/malhonnêteté intentionnels et stratégiques), ce

---

53. Kant, I., *Oeuvres philosophiques, Tome I. Des premiers écrits à la Critique de la raison pure (1747-1781)*, Paris, Gallimard, 1980, 881, B172.

54. Voir notamment Citton, Y., *Pour une écologie de l'attention*, Paris, France, Éditions du Seuil, 2014. Citton rappelle bien que ce pathos de la submersion par les connaissances est attesté dès l'Antiquité.

55. Citton, Y., « Introduction », dans : Citton, Y., (Dir), *L'économie de l'attention*, Paris, La Découverte, 16.

dernier point étant souvent masqué par, ou résumé dans, les logiques institutionnelles de la stratégie politique<sup>56</sup>.

L'inquiétude majeure porte sur la question de savoir si une démocratie suspendue à des délibérations rationnelles est toujours possible, alors même qu'elle est mise en cause de l'intérieur, par un certain état du débat public, aussi bien que de l'extérieur, par la pression de régimes illibéraux. Chacune des dimensions conjointes évoquées par Harsin renvoie à des activités observables empiriquement : par ses effets, dans « l'obsession discursive constante avec l'accusation de malhonnêteté, en particulier de mensonge, et par l'anxiété et la méfiance du public qu'elle génère », par le volume des activités de « vérification des faits », *fact-checking*, et le marché qu'elles représentent ; par les enquêtes internationales portant sur la défiance envers les institutions, mais aussi dans l'utilisation d'outils numériques pour influencer de manière ciblée sur les représentations individuelles (par exemple, *Cambridge Analytica*). Harsin n'hésite pas à leur joindre toute l'industrie du conseil et de la communication politiques, qui ne sont pas toujours mentionnées dans les études de la post-vérité. Admettons que ce type d'études fournisse le cadrage historique qui est nécessaire pour que l'étude de la post-vérité ait un sens, peut-on alors également rendre compte des usages stratégiques de la post-vérité, également présents dans le langage ordinaire ?

## 5. Post-vérité et confusion

Sans prétendre à une solution générale, il semble qu'une fois que l'on a dit que le débat sur les vertus et les vices épistémiques devait être réinscrit dans son contexte propre, dans ce qui le rend prégnant, et qui tient à la fois à notre environnement numérique et à une crise des démocraties libérales, dans lesquelles le débat public se trouve sous la double pression de la communication politique et des incursions parfois bien réelles des régimes illibéraux, par des formes nouvelles de propagande, un noyau commun à ce qui reste de l'idée de post-vérité gagnerait à être approché à l'aide d'un concept « intermédiaire », celui de *confusion*. De même qu'il est intéressant pour tout pouvoir despotique de faire disparaître, parfois physiquement, des faits inconfortables, et

---

<sup>56</sup> Harsin, J., « Post-truth and critical communication studies », dans : Nussbaum, J. F., (Dir), *Oxford Research Encyclopedia of Communication*, Oxford, Oxford University Press, 2018, 5.

qu'il y a de ce fait une haine des faits (dont la notion monstrueuse de « faits de rechange », *alternative facts*, n'est qu'une sinistre variante), il y a un intérêt politique à déclarer que, dans nos sociétés, les faits auraient cessé d'avoir quelque autorité, et donc à avoir un usage instrumental de la confusion native que nous avons évoquée dans la section 4.

Le débat sur les *fake news*, sur l'infox, a oscillé entre deux options, une tentative de précision de ce que serait une « fausse information », d'une part, qui reviendrait à tenter des stratégies de démarcation dans ce nouveau domaine, et une panoplie de mesures pour lutter contre la manipulation de l'information, d'autre part, sans que le glissement de la question épistémologique, engageant la qualité de l'information et des connaissances, vers la question pratique concernant la philosophie de l'action et la philosophie politique, et impliquant la notion de manipulation, soit toujours bien perçu. Dans le premier cas, on tente de fournir des critères, qui peuvent être des critères de vérification, de bonnes pratiques, de sources garantissant une plus ou moins grande autorité épistémique, ce dont manqueraient précisément les *fake news*. Dans le second cas, on se demande ce que *fait* une source quand elle dit ce qu'elle dit.

Ce faisant, on vient de le suggérer, le débat a laissé dans l'ombre le point commun aux divers sens de l'infox et de la post-vérité : la confusion. Celle-ci intervient à trois niveaux : (1) La confusion entre une information et ce qui ne présente que son apparence, ce que désigne le « *fake* » dans *Fake News*<sup>57</sup>. Il s'agit là du sens restreint, ou encore local, de la confusion, la confusion entre A et B : confusion entre un genre et un autre, ou encore confusion entre une espèce et une autre au sein d'un genre<sup>58</sup>. (2) La confusion au sens objectif, qui serait ici le sens large, dans la mesure où l'environnement ne permet plus les distinctions pertinentes : il devient difficile de s'y repérer, de hiérarchiser, de ne pas être noyé sous la masse d'informations virales, comme nous l'avons vu dans la section 4. (3) Une confusion au second degré, qui l'on pourrait appeler « catégoriale » : lorsque l'on est en face de confusions au sens 1 ou 2, cet état de fait relève-t-il d'une cause exerçant

---

57. Girel M., « Comment se dit « fake news » en français ? », *Libération*, 14 juin 2018.

58. Ce premier sens engage la question des indiscernables, telle qu'elle est conceptualisée depuis le scepticisme académique, j'en ai donné un court traitement au chapitre III de Girel, M., *Science et territoires de l'ignorance*, Versailles, Quae, 2017.

aveuglément ses effets, dans l'environnement où nous sommes pris (qui ne permet plus de démarquer, ou qui ne permet plus de s'y retrouver), ou bien est-il possible d'en faire l'effet d'une stratégie, et donc de la relier à une intention ? Si l'on ne craignait d'introduire ici inutilement du jargon, il faudrait sans doute parler de « méta-confusion », de confusion au sujet de la confusion : on ne répond pas de la même manière à un processus aveugle et à une stratégie. Cette dernière confusion a un effet épistémique, nous ne savons plus quoi penser, et pratique, nous ne savons plus comment agir.

L'articulation de ces trois sens a été abondamment illustré par des essais récents sur les nouveaux visages de la propagande et je voudrais dans la fin de cet article préciser son contenu, afin de rendre cette hypothèse moins abstraite. L'idée à laquelle on tente de faire droit ici est que la propagande n'est pas forcément un double du mensonge, mais qu'elle peut, dans certains cas, viser une attitude qui correspond en pratique à la définition générale de la post-vérité, une situation où la distinction entre le vrai et le faux n'est plus possible, et où elle importe peu, à tel point qu'on ne peut plus s'entendre avec d'autres autour d'un intérêt commun, pour former ce que Dewey appelait un « public ».

L'essayiste et journaliste Peter Pomerantsev, dans un livre qui a été très lu, *Rien n'est vrai, tout est possible*<sup>59</sup>, dresse un tableau des nouveaux modes de propagande et, s'il décrit la stratégie du Kremlin, son analyse semble avoir une valeur plus large. Il décrit ainsi la politique qui mûrit autour des années 2000 :

Ce n'est pas un pays en transition, mais un certain type de dictature postmoderne, qui utilise le langage et les institutions du capitalisme démocratique à des fins autoritaires<sup>60</sup>.

Une dictature post-moderne... Pomerantsev accorde en effet une grande attention à l'un des stratèges en chef du régime, V. Surkov, qui n'hésite pas à citer Baudrillard ou à faire référence à cette veine d'auteurs. Mais pourquoi donc ? S'agit-il d'une allégeance philosophique qui aurait échappé aux observateurs et sommes-nous alors revenus à la deuxième section de cet article ? Ce n'est pas exactement le cas. L'idée de Pomerantsev est que la dissolution de toute référence à la réalité est un objectif majeur du régime, pour saper à la racine toute forme d'opposition et de fédération de

---

59. Pomerantsev, P., *Nothing Is True and Everything Is Possible The Surreal Heart of the New Russia*, New York, Public Affairs, 2014.

60. *Ibid.*, p. 50.

collectifs autour d'intérêts politiques, et que les références clinquantes au postmodernisme sont un moyen au service de cette fin<sup>61</sup>, sans qu'il implique le moindre doute, de la part de ceux qui mettent en œuvre cette stratégie, sur les objectifs qu'ils poursuivent et la réalité des rapports de force.

Cette façon d'exercer une influence de masse est une méthode qui contrôle les gens non pas en insistant sur une vérité unique à laquelle ils devraient adhérer mais qui dit, au contraire, que la vérité est inconnaissable ; c'est une approche qui n'insiste pas sur une réalité de rechange mais sur un borbier d'irréalités concurrentes ; qui est née de la fin de l'effondrement de la concurrence idéologique et des récits universalistes d'un avenir rationnel au lendemain de la guerre froide ; c'est un processus ressenti plus vivement en Russie mais qui englutit maintenant ce que l'on appelait autrefois l'Occident<sup>62</sup>.

Dans cette perspective, la confusion, la paralysie devant des récits contradictoires qui ne permettent plus de renvoyer à des faits qui rendent des énoncés vrais, peut être un objectif politique. Ce n'est pas uniquement, ou pas toujours, l'effet mécanique des réseaux sociaux, des conversations ordinaires, mais quelque chose qui peut en outre être recherché et accru. De ce point de vue, tout discours qui érige en principe l'inaccessibilité du vrai comme du réel est intéressant à *instrumentaliser* :

Surkov aime invoquer les nouveaux textes postmodernes qui viennent d'être traduits en russe, la désagrégation des grands récits, l'impossibilité de la vérité, la façon dont tout n'est que "*simulacrum*" et "simulacre" ... et l'instant d'après il dit combien il méprise le relativisme et aime le conservatisme, avant de citer le *Sunflower Sutra* d'Allen Ginsberg, en anglais et par cœur. Si l'Occident a un jour sapé et contribué à la défaite de l'URSS en réunissant l'économie de marché, la culture cool et la politique démocratique en un seul ensemble (parlements, banques d'investissement et expressionnisme abstrait fusionnés pour vaincre le Politburo, l'économie planifiée et le réalisme social), le génie de Surkov a été de déchirer ces associations, de marier l'autoritarisme et l'art moderne, d'utiliser le langage des droits et de la représentation pour valider la tyrannie, de copier/coller le capitalisme démocratique jusqu'à ce qu'il signifie l'inverse de son objectif initial<sup>63</sup>.

Comme l'a soutenu Mark Lipovestky, plus que le post-modernisme, c'est donc une forme de cynisme qui est en jeu ici<sup>64</sup> : il n'y a guère de doute sur la réalité du pouvoir, sur les valeurs qui sont à

---

61. Stratégie qui a été résumée laconiquement ainsi, dans un autre contexte, par Snyder : « Si les citoyens doutent de tout, ils ne peuvent pas voir de modèles de rechange au-delà des frontières de la Russie, ils ne peuvent mener des discussions raisonnables sur la réforme, et ne peuvent se faire assez confiance les uns aux autres pour s'organiser en vue du changement politique. » Snyder, T., *The Road to Unfreedom: Russia, Europe, America*, NY, Tim Duggan Books, 2018, p. 160.

62. P. Pomerantsev, « To Unreality—and Beyond », *Journal of Design and Science*, 6, 2019, Revue en ligne : <https://doi.org/10.21428/7808da6b.274f05e6>

63. P. Pomerantsev, *Nothing Is True and Everything Is Possible The Surreal Heart of the New Russia*, op. cit., p. 87-88.

64. Il faudrait développer en détail ce point, voir la recension très détaillée Mark Lipovetsky, spécialiste des mouvements postmodernes russes, "A Culture of Zero Gravity (Review of Pomerantsev, Nothing Is True and Everything Is Possible: The Surreal Heart of the New Russia)", *Boundary2*, Août 2018, Revue en ligne : <https://www.boundary2.org/2018/08/mark-lipovetsky-a-culture-of-zero-gravity/>

défendre, sur les fins politiques, chez ceux qui manient ces références. Le dispositif philosophique qui mérite alors une analyse est celui qui lie une prémisse antiréaliste à un discours autoritaire.

On retrouve une idée analogue chez Jason Stanley, qui relie lui aussi propagande, déstabilisation du réel et paralysie politique :

*Russia Today*, ainsi que la myriade de sites web produisant des théories du complot dans le monde entier, y compris aux États-Unis, ont eu pour effet de déstabiliser le type de réalité partagée qui est en fait nécessaire à la contestation démocratique<sup>65</sup>.

L'effet n'est pas seulement politique, il est également épistémique :

En concevant la stratégie de *RT*, les propagandistes russes, ou "technologues politiques", ont réalisé qu'avec une cacophonie d'opinions et de possibilités extravagantes, on pouvait miner l'ensemble des présuppositions de base sur le monde qui permettent une enquête productive<sup>66</sup>.

### Quelles réponses ?

Ce que le débat sur la post-vérité a de désolant, au-delà du fait qu'il n'affronte pas toujours les difficultés que nous avons mentionnées et que, de la sorte, il ne donne pas de sens à l'inquiétude qu'il exprime, c'est que, bien souvent, il suscite des réponses d'une grande pauvreté. Il nous semble significatif que l'ouvrage de McIntyre s'achève sur une solution toute individuelle, dans laquelle le modèle économique du numérique, le délitement des démocraties libérales, les jeux d'influences sur les opinions publiques, sont à peine évoqués :

Une fois que nous sommes conscients de nos préjugés cognitifs, nous sommes mieux à même de les surmonter. Si nous voulons de meilleurs organes d'information, nous pouvons les soutenir. Si quelqu'un nous ment, nous pouvons choisir de le croire ou non, et ensuite contester toute fausseté. C'est à nous de décider comment nous allons réagir face à un monde dans lequel quelqu'un essaie de nous tromper. La vérité importe toujours, comme elle l'a toujours fait. C'est à nous de décider si nous nous en rendons compte à temps<sup>67</sup>.

Comme d'autres observateurs l'ont bien vu, réitérer les normes qui seraient menacées, demander plus de transparence, une attention critique à ses sources et à ses propres biais, est sans doute valable et on souscrit sans peine à cette recommandation, mais c'est confondre la solution avec l'énoncé du problème. Si la question est de restaurer, ou de réinventer, une confiance à l'égard

---

<sup>65</sup>. Stanley, J., *How Fascism Works*, NY, Random House, 2018, p. 69.

<sup>66</sup>. *Ibid.*, p. 70.

<sup>67</sup>. McIntyre, *Post Truth*, op. cit., p. 172.

de sources et d'institutions qui sont menacées par une érosion de cette même confiance, les incantations ne suffiront sans doute pas. On peut discuter tel ou tel point des directions que suggère Harsin, mais il a le grand mérite de voir le problème au niveau, plus large, où il se situe, en distinguant quatre grandes dimensions qui devraient être poursuivies, si vraiment la post-vérité est un objet d'inquiétude : (1) la critique du capitalisme numérique, reposant sur des stratégies de communication et l'économie de l'attention ; (2) la critique du glissement du journalisme vers l'*infotainment*<sup>68</sup>, dans un contexte où même la vérification, le *fact checking*, relève progressivement de ce genre ; cette critique doit sans doute inclure un débat sur les sources de financement de ce journalisme comme sur notre rapport à la « gratuité » de l'information, dont on pourrait penser qu'elle finit par coûter bien cher ; (3) une considération de l'importance des moyens investis par la communication politique professionnelle, de son aptitude à générer des pseudo-publics, au détriment d'une utilisation de ces canaux de communication à des fins plus démocratiques ; (4) l'éducation, avec une attention particulière aux nouvelles formes de démagogie (« en enseignant l'histoire des forces antidémocratiques qui, dès le début de la communication de masse, ont réquisitionné des connaissances scientifiques, d'immenses ressources de communication et des compétences stratégiques pour manipuler et contrôler les manifestations, avec des degrés de réussite variables<sup>69</sup>. ») On peut discuter le programme, sans doute, mais il faut alors indiquer quelles modifications structurelles seraient nécessaires pour que les mêmes effets ne resurgissent pas sans cesse.

En un sens, il nous semble donc possible de faire droit à l'inquiétude dont était parti cet article : il y a bien lieu de réfléchir à la fragilité du vrai, comme à notre attachement à la connaissance comme bien commun, au milieu du jeu de forces que nous venons de décrire, et la post-vérité est sans doute un sujet d'étude important de ce point de vue. Mais alors, elle n'est pas uniquement un sujet de philosophie de la connaissance, ni même d'éthique individuelle : la question engage une réflexion sur le type de communautés qui peuvent valoriser le vrai, sur le type de

---

<sup>68</sup>. Contraction d'*information* (information) et *entertainment* (divertissement), désignant des programmes qui mêlent les deux genres, et également la présentation de l'information sous l'angle du divertissement.

<sup>69</sup>. Harsin, « Post-Truth and Critical Communication Studies », *op. cit.*, p. 22.

mobilisations qui peuvent résister à la confusion induite que nous avons décrite, et qui ne pourront le faire en utilisant des canaux de communication qui semblent actuellement défavorables à l'entente réfléchie autour d'intérêts communs bien compris. Dewey avait entrevu quelque chose de semblable au début des années 1930 :

Il est trop évident pour qu'il soit besoin de l'argumenter que, dans l'ensemble, nos politiques, dans la mesure où elles ne sont pas secrètement manipulées au nom de l'avantage pécuniaire de groupes, sont dans un état de confusion ; les questions sont improvisées de semaine en semaine avec un changement constant d'allégeance. Il est impossible pour les individus de se retrouver politiquement avec certitude et efficacité dans de telles conditions. L'apathie politique, entrecoupée par des sensations et des spasmes récurrents, en est la conséquence naturelle<sup>70</sup>.

Un Dewey contemporain aurait sans doute enrichi ses descriptions de l'« état de confusion », il aurait assurément intégré la dimension numérique de notre environnement, mais le souci qui l'anime au cours des années 1930 reste d'actualité : il concerne l'apathie, épistémique et éthique, certes, mais aussi et surtout l'apathie « politique », et une enquête sur cette dernière ne peut se limiter à la décrire comme un état, elle doit aussi mesurer ce qu'implique de la comprendre comme un effet.

(Biblio pour contrôle, ne figure pas dans l'article final)

---

<sup>70</sup>. Dewey, J., *The Later Works, 1925-1953, V: 1929-1930*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1984, p. 70.



- ALTERMAN, E., *When Presidents Lie*, Londres, Penguin, 2005.
- ARENDT, H., *La condition de l'homme moderne*, trad. fr. G. FRADIER, Paris, Presses-Pocket, 1994. [Publication originale : *The Human Condition*, Chicago, University of Chicago Press, 1958].
- BRANDON, R., *Making It Explicit: Reasoning, Representing, and Discursive Commitment*, Cambridge, Harvard University Press, 1994.
- BRENNAN, J., *Against Democracy*, Princeton, Princeton University Press, 2017.
- BRUNTON, F. et H. F. NISSENBAUM, *Obfuscation: a User's Guide for Privacy and Protest*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 2015.
- CASSAM, Q., « Vice Epistemology », *The Monist*, 99, no. 2, 2016, p. 159-80.
- , « Bad Thinkers », *Aeon*, Mars 2015, <https://aeon.co/essays/the-intellectual-character-of-conspiracy-theorists>
- CASTORIADIS, C., *La montée de l'insignifiance*, Essais, Paris, Gallimard, 2007. [1996]
- CHAUVIRE, C., *Peirce et la signification : introduction à la logique du vague*, Philosophie d'aujourd'hui, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- CITTON, Y., « Introduction », dans Y. CITTON (Dir.), *L'économie de l'attention*, Sciences humaines, Paris, La Découverte, p. 7-31.
- , *Pour une écologie de l'attention*, Paris, France, Éditions du Seuil, 2014.
- DESCOMBES, V., *Les Institutions du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1996.
- DEWEY, J., *Logique, la théorie de l'enquête*, trad. fr. G. DELEDALLE, L'interrogation philosophique, Paris, Presses universitaires de France, 1967. [1938]
- , *John Dewey: The Later Works, 1925-1953, V: 1929-1930*, J. A. BOYDSTON, K. E. POULOS et P. KURTZ (éds.), *Collected Works of John Dewey*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1984.
- , *Après le libéralisme*, trad. fr. N. FERRON, Climats, Paris, Flammarion, 2014. [1935]

- DIEGUEZ, S., *Total bullshit*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018.
- DOMENICUCCI, J., « Can we trust post-truth? A Trojan Horse in liberal counterspeech. », dans A. CONDELLO et T. ANDINA (Dir.), *Post-Truth, Philosophy and Law*, Londres, Routledge, 2019, p. 32-44.
- ENGEL, P., *Les Vices du savoir, Essai d'éthique intellectuelle*, Marseille, Agone, 2019.
- , « De la post-vérité à la foutaise », du même auteur, dans Holzem, M. (dir.), *Vérités citoyennes, Les sciences contre la post-vérité*, Vulaines, Le Croquant, 91-108.
- FERRARIS, M., *Postvérité et autres énigmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2019.
- FRANKFURT, H. G., *De l'art de dire des conneries*, trad. fr. D. SÉNÉCAL, Paris, Mazarine, 2017.
- FULLER, S., *Post-truth : knowledge as a power game*, New York, Anthem Press, 2018.
- , « What Can Philosophy Teach Us About the Post-truth Condition », dans M. A. PETERS, S. RIDER, Mats et T. BESLEY (Dir.), *Post-Truth, Fake News. Viral Modernity & Higher Education*, Singapour, Springer, 2018, p. 13-26.
- GALLIE, W. B., « Les concepts essentiellement contestés », *Philosophie*, N° 122, no. 3, 2014, p. 9-33.
- GETTIER, E. L., « Is Justified True Belief Knowledge? », *Analysis*, 23, 1963, p. 121-23.
- GIREL, M., « Ignorance stratégique et post-vérité », *Raison Présente*, 204, no. 4, 2017, p. 73-82.
- , *Science et territoires de l'ignorance*, Versailles, Quae, 2017.
- , « Éthique de la croyance, scepticisme et pratique. À partir de William Kingdon Clifford », *Revue française d'éthique appliquée*, no. 2, 2019, p. 32-46.
- GUELLEC, L., « Des cartésiens qui s'ignorent : La méthode philosophique des Américains selon Tocqueville », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 129, 2004, p. 443-53.
- HAACK, S., « As for that Phrase "Studying in a Literary Spirit..." », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, 70, no. 2, 1996, p. 57-75.

- , « Post “Post-Truth”: Are We There Yet », *Theoria*, 85, no. 4, 2019, p. 258-75.
- HABGOOD-COOTE, J., « Stop Talking About Fake News! », *Inquiry : An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, Juillet, 2018, p. 1033-65.
- , « Fake news, conceptual engineering, and linguistic resistance: reply to Pepp, Michaelson and Sterken, and Brown », *Inquiry*, 2020, p. 1-29.
- HARSIN, J., « Post-truth and critical communication studies », dans J. F. NUSSBAUM (Dir.), *Oxford Research Encyclopedia of Communication*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 1-33.
- KANT, I., *Oeuvres philosophiques, Tome I. Des premiers écrits à la Critique de la raison pure (1747-1781)*, Bibliothèque de la pléiade, Paris, Gallimard, 1980. [1781]
- KAVANAGH, J. et M. D. RICH, *Truth Decay: A Threat to Policymaking and Democracy*, Rand Corporation, 2018.
- KEYES, R., *The Post-truth Era: Dishonesty and Deception in Contemporary Life*, New York, St. Martin's Press, 2004.
- LARRERE, C. et R. LARRERE, *Le Pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle, 2020.
- LYOTARD, J.-F., *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1984.
- MALPAS, J., « Retrieving truth: Modernism, post-modernism and the problem of truth », *Soundings*, 1992, p. 287-306.
- MCGOEY, L., *The Unknowers: How Elite Ignorance Rules the World*, Zed Books Ltd, 2018.
- MCINTYRE, L. C., *Post-truth*, Cambridge, MIT Press, 2018.
- MILL, J. S., *De la liberté*, trad. fr. F. PATAUT, Paris, Presses Pocket, 1990. [1859]
- MOROZOV, E., , « Les vrais responsables des fausses nouvelles », *Le Monde Diplomatique*, 2017, consulté le 6 octobre 2020, <https://blog.mondediplo.net/2017-01-13-Les-vrais-responsables-des-fausses-nouvelles>.
- O'CONNOR, C. et J. O. WEATHERALL, *The Misinformation Age : How False Beliefs Spread*, New Haven, Yale University Press, 2019.
- PEIRCE, C. S., *Collected papers*, C. HARTSHORNE, A. W. BURKS et P. WEISS (éds.), Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 1960.

- , *A la recherche d'une méthode*, trad. fr. G. DELEDALLE, J. DELEDALLE-RHODES et M. BALAT, Collection Etudes, Perpignan, P.U.P., 1993.
- , *The Essential Peirce: Selected Philosophical Writings*, N. HOUSER, A. DE TIENNE et J. R. ELLER (éds.), Bloomington, Indiana Univ Pr, 1998.
- POMERANTSEV, P., *Nothing Is True and Everything Is Possible The Surreal Heart of the New Russia*, New York, Public Affairs, 2014.
- PUTNAM, H., *Reason, Truth, and History*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1981.
- SNYDER, T., *The Road to Unfreedom: Russia, Europe, America*, NY, Tim Duggan Books, 2018.
- STANLEY, J., *How Fascism Works*, NY, Random House, 2018.
- TESICH, S., « A government of lies », *The Nation*, January 6-13, 1992, p. 12-14.
- WIGHT, C., « Post-truth, postmodernism and alternative facts », *New Perspectives*, 26, no. 3, 2018, p. 17-29.
- ZAGZEBSKI, L., *Virtues of the Mind. An Inquiry into the Nature of Virtue and the Ethical Foundations of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.